191

RÉPERTOIRE

DE LA SCÈNE FRANÇAISE.

16me ANNÉE. N° 15.

LA FEMME BLASÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIMEUR,

RUE DES PIERRES, 46,

LIBRAIRE DES THÉATRES ROYAUX

et de l'Opéra-Comique (PASSAGE ST-HUBERT).

1848

191

LA FEMME BLASÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

LA
FEMME BLASÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE MM. N. FOURNIER ET BIÉVILLE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 8 mars 1848.

4331
B

BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIB.-ÉDITEUR,

RUE DES PIERRES, N° 46.

LE SOIR, AU THÉATRE ROYAL.

—

1848

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DERCY, banquier.	M. TISSERAND.
EMMA, sa femme.	Mlles MELCY.
JULIETTE, leur cousine.	MARTHE.
BERTINOT, ami et voisin de Dercy.	MM. FERVILLE.
GASTON DE BORMANS.	SYLVESTRE.
ÉDOUARD, caissier de Dercy.	DESCHAMPS.

La scène est à Paris, dans l'hôtel de Dercy.

NOTA. S'adresser, pour la musique de cet ouvrage, à **M. ROUBIÈRE**, artiste dramatique du théâtre des Nouveautés, rue du Théâtre, 28, faubourg de Cologne.

LA FEMME BLASÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Un salon très-élégant. — Porte au fond, portes latérales. Un piano, meubles élégans. Sur le devant, à droite, une table garnie, etc.

SCENE PREMIERE.

JULIETTE, *puis* BERTINOT.

JULIETTE, *tenant la porte du fond ouverte comme si elle venait de reconduire quelqu'un.*

Oui, M. le docteur, je le dirai à mon cousin dès qu'il sera rentré... (*Bertinot paraît à la porte du fond, faisant des salutations en dehors.*) Ah! c'est M. Bertinot. Bonjour, M. Bertinot.

BERTINOT.

Bonjour, ma belle demoiselle; j'entre en voisin, sans me faire annoncer.

JULIETTE.

Vous avez rencontré le docteur qui sort d'ici?

BERTINOT.

Oui, je le connais... un médecin philosophe qui voit des maladies morales partout... ne m'a-t-il pas dit, parce que je suis un peu nerveux, et j'en conviens, que j'étais rongé par une passion?

JULIETTE, *riant.*

Vous! une passion! et laquelle?

BERTINOT.

L'envie... Quelle méchante plaisanterie!

AIR : *Un homme pour faire un salon.*

Dans ce siècle de mouvement,
Où vers le succès on s'élance,

Ce qu'on nomme envie, est vraiment
Une loi de la concurrence.
Cet essor que j'entends vanter,
Dont nous sommes tous les apôtres,
N'est qu'une échelle où pour monter
Chacun doit culbuter les autres.

Mais, je suppose, ce n'est pas pour vous qu'il vient ici, ce docteur facétieux?

JULIETTE, *gaiement.*

Oh! moi, je ne suis jamais malade.

BERTINOT.

Jamais? il y a des gens comme ça... (*Soupirant.*) Enfin, que voulez-vous?

JULIETTE.

Il est venu voir ma cousine sous prétexte d'une visite d'amitié; mais, au fond, c'était pour s'assurer de son état.

BERTINOT.

Qu'a-t-elle donc?

JULIETTE.

On n'en sait rien. Je l'ai toujours connue un peu impatiente, un peu irritable; et ce n'est pas étonnant... Dans son enfance, elle a été bien gâtée par sa marraine, une vieille parente très-riche, qui prévenait toutes ses fantaisies; et elle en avait, Dieu sait!... si bien qu'à présent, elle n'en a plus... elle a tout épuisé d'avance. Aussi, rien ne l'émeut; elle ne prend intérêt à rien; elle ne se mêle de rien; aujourd'hui, par exemple, c'est le jour de sa fête... Eh bien! elle ne s'en doute seulement pas.

BERTINOT.

Mais où est-elle maintenant?

JULIETTE.

A sa toilette. Pauvre Emma! elle passe quelquefois sa journée à essayer des modes nouvelles, et elle finit par rester en robe de matin. Moi, je ne suis pas si difficile, et me voici toute simple, mais toute prête, enchantée de vous recevoir.

BERTINOT.

Et de causer un peu avec moi, n'est-ce pas? au sujet de ce jeune caissier, mon neveu Édouard, que j'ai fait placer ici... un charmant garçon qui a su plaire à mon ami Dercy et à Mlle Juliette... Il y a des gens qui savent plaire... (*Soupirant.*) Enfin, que voulez-vous?

JULIETTE.

Écoutez donc, tout le monde fait son éloge... Le seul défaut qu'on lui reproche, c'est son extrême application... toujours occupé de l'état de sa caisse... ce qui ne l'empêche pas, comme il dit, de venir quelquefois m'ouvrir son cœur...

BERTINOT.

Quand son bureau est fermé. Quelle exactitude! précieuse qualité pour un mari! Oh! il ne faut pas que ce mot vous fasse rougir... l'affaire est à-peu-près décidée avec Dercy; car il s'est chargé de votre établissement, puisque vous êtes orpheline et sans fortune... Il donne cent mille francs.

JULIETTE.

Ce bon cousin!

BERTINOT.

Après ça, ce n'est pas trop pour son état d'opulence... il mène un train! Équipages, chevaux, bals, concerts, loge à l'Opéra, aux Bouffes, que sais-je? j'ai beau étudier le côté faible de sa position... Enfin, que voulez-vous?

JULIETTE.

Mais vraiment, à vous entendre, M. Bertinot, on pourrait penser que le docteur a raison.

BERTINOT.

Raison de me croire jaloux de mes voisins, de mes amis?... parce que je cherche avec tout le monde ce qui leur a valu tant de bonheur? le fait est que c'est exorbitant... Moi, par exemple! qui suis parti du même point que ce cher Dercy... Eh bien! à présent, me voilà distancé... J'ai beau opérer sur les chemins de fer pour aller plus vite, impossible de le rattraper... c'est tout au plus si je pourrai donner à Édouard...

JULIETTE.

Eh! qu'importe, monsieur?

BERTINOT.

A vous, peut-être... Mais, à Dercy!

JULIETTE.

Mon cousin, l'homme le plus généreux!... Emma est gâtée par lui comme elle l'était par sa marraine... Hier encore, le plus joli attelage!... gris pommelé, tout frais, tout coquet, et qui vous emporte comme le vent!

BERTINOT.

Oui, je l'ai vu cet attelage... Ma parole d'honneur, c'est beaucoup trop beau! Je ne conçois pas qu'un particulier se permette un luxe de prince... Enfin, que voulez-vous? — A propos, je venais l'emprunter à votre cousine.

JULIETTE, *riant.*

Vous!... mais vous n'êtes donc plus un particulier à présent?

BERTINOT.

Eh! mon Dieu! dans ce siècle de charlatanisme, il

faut bien jeter un peu de poudre aux yeux... surtout quand on va voir ses actionnaires... règle générale : pour que l'on vous donne des millions, tâchez de paraître millionnaire.

SCENE II.

BERTINOT, ÉDOUARD, JULIETTE. *Édouard tient un registre sous son bras et des papiers à la main.*

ÉDOUARD.

Millionnaire! oui, mon oncle, la maison est millionnaire, trois fois, quatre fois! les bonis continuent... voilà l'état de la caisse... (*Apercevant Juliette et retirant la plume fichée à son oreille.*) Ah! Mlle Juliette, quel bonheur de vous rencontrer! j'ai justement quelques minutes pour vous parler de mes sentimens, car mes livres sont à jour.

JULIETTE.

Ah!

ÉDOUARD.

Ou à-peu-près... je n'ai plus à inscrire que cette somme de quatre mille francs que j'ai là pour Mme Dercy, et que son mari me charge de lui compter tous les mois.

BERTINOT.

Quatre mille francs par mois!

ÉDOUARD.

Pour ses menus plaisirs.

BERTINOT.

Juste ciel! en fait de plaisirs, moi qui réduisais ma femme à si peu de chose! Enfin, que voulez-vous?

ÉDOUARD.

Ah! Mlle Juliette...au moment de l'aborder, je tremble...

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

JULIETTE.

Pourquoi donc?

ÉDOUARD.

Vous savez quel doux espoir je nourris depuis deux ou trois semestres; tenez, depuis que je suis entré ici, depuis l'exercice mil huit cent quarante-six... mon amour me poursuit jusque dans mes chiffres, ça trouble mes additions, ça bouleverse mes totaux et mes comptes-courans... hélas!...

AIR : *Quel art plus noble et plus sublime.*

Le nom si doux que je répète,
Sur mon livre est souvent tracé;
Plus d'un effet, ô Juliette!
A votre ordre fut endossé.
Les minutes que je consume,
Dans l'absence, triste et pensif,
S'additionnent sous ma plume,
Et figurent à mon passif.

Voilà l'état de la caisse... aussi le patron en a été touché.

BERTINOT.

Je le crois bien!

ÉDOUARD.

Seulement, il met pour condition à mon bonheur que j'obtiendrai aussi le consentement de sa femme... à toutes les fins du mois, je dépeins mes tourmens à la patronne en lui portant son bordereau à signer.

JULIETTE.

Eh bien?

ÉDOUARD.

Eh bien! elle signe son bordereau... quant à mes tourmens, elle n'y fait pas la moindre attention.

BERTINOT.

Ça ne m'étonne pas.

ÉDOUARD.

En attendant, je dessèche là-dessus (*Montrant son livre.*) d'amour et de jalousie!

JULIETTE.

De jalousie! et de qui donc êtes-vous jaloux, monsieur?

ÉDOUARD.

Pardon, mademoiselle; mais ce M. Gaston que je vois si souvent venir ici...

BERTINOT.

M. Gaston de Bormans? ce jeune fat qui bâille au nez de tout le monde et qui est si fier de ses belles moustaches castillanes? Eh! mon Dieu! j'en aurais eu aussi, moi, de très-belles moustaches... mais de mon temps... enfin, que voulez-vous? — Ah! ça, est-ce que ce serait un rival?

JULIETTE.

Oh! n'ayez pas peur... autrefois, quand nous avons fait sa connaissance aux Italiens où il dormait... c'est honteux! je n'ai jamais pu le souffrir à cause de ça... il se montrait, en effet, fort empressé, fort galant avec moi, mais il a tout-à-coup changé de manières.

BERTINOT.

Il ne vous aura pas trouvée assez riche.

JULIETTE.

Tant mieux!

ÉDOUARD.

Et, cependant, il continue ses visites!

JULIETTE.

Oh! ce n'est pas pour moi.

BERTINOT, *à part.*

Ah! c'est donc pour... Tiens! tiens! moi qui cherche le côté faible de ce cher Dercy... est-ce que par hasard sa femme, comme feue Mme Bertinot...

EMMA, *en dehors.*

Ursule! Joséphine!

JULIETTE.

La voici... prenez garde, M. Édouard, choisissez bien le moment favorable...

Édouard se retire dans le fond et feuillette son registre sur la cheminée.

SCENE III.

LES MÊMES, EMMA.

EMMA, *à la porte de droite.*

Ursule! Joséphine! Me laisser seule! ton bras, Juliette... (*Juliette va au-devant d'elle.*) Où sont-elles? je vous le demande.

JULIETTE, *la conduisant.*

Mais, ma cousine, tu m'as dit hier de les renvoyer.

EMMA.

Ah! c'est vrai! toujours les mêmes figures autour de soi... c'est insupportable! Quelle heure est-il?

BERTINOT, *tirant sa montre.*

Deux heures, madame...

Édouard tire aussi sa montre.

EMMA.

Ah! vous voilà, M. Bertinot? vous voyez une femme bien malheureuse!

BERTINOT.

Ah! mon Dieu! qu'est-il donc arrivé?

EMMA, *montrant des journaux.*

Tenez, tenez...

BERTINOT.

Des feuilletons! quoi! c'est cela?

EMMA.

Rien d'imprévu, rien de bizarre.

BERTINOT, *à part.*

Elle est difficile.

EMMA.

AIR *du Pot de fleurs.*

Depuis trois mois, croyant à leur promesse,
De feuille en feuille, hélas ! j'ai poursuivi
Un intérêt qui m'échappe sans cesse.

BERTINOT.

Tous les lecteurs le poursuivent aussi,
Nous avions tort autrefois de nous plaindre
Que l'intérêt marchât trop lentement.
Il court si vite, maintenant,
Que nous ne pouvons plus l'atteindre.

EMMA.

Et sur mon piano pas un morceau qui ait quelque nouveauté.

JULIETTE.

Ah ! ma cousine, hier encore, ton mari t'a apporté les dernières partitions.

EMMA.

Des compositeurs si connus !

BERTINOT, *à part.*

On lui en fera faire exprès.

EMMA, *allant s'asseoir à droite du public.*

Ah ! que la vie est amère ! Juliette, apporte-moi un coussin...

Tout le monde s'empresse ; Juliette place un coussin sur le dos du fauteuil. Bertinot approche un tabouret sous les pieds d'Emma.

EMMA.

Merci, mon pauvre M. Bertinot. — Eh bien ! quelles nouvelles ?

BERTINOT.

Hélas! madame, il n'est arrivé de mésaventure à aucune personne de ma connaissance... Enfin, que voulez-vous?

EMMA.

Quelle heure est-il?

BERTINOT, *tirant sa montre.*

Deux heures à la Bourse...

Édouard tire aussi sa montre.

EMMA.

A la Bourse! M. Dercy doit y être en ce moment... les affaires! toujours! quand je pense qu'il a le cœur de s'occuper de ces misères-là!

ÉDOUARD, *bas à Juliette.*

Comment! ces misères-là?... (*Montrant son registre.*) Des bonis superbes.

JULIETTE.

Chut!

EMMA.

Et moi, pauvre femme, pendant ce temps-là, négligée, délaissée...

JULIETTE.

Ah! ma cousine, tu n'es pas juste; quels soins, au contraire, quel empressement! Aujourd'hui, par exemple, il doit retirer ton coupon de loge pour l'opéra nouveau... Eh bien! tu n'as pas l'air d'y songer. Moi, quand je dois aller au spectacle, je n'en dors pas, je n'en dîne pas, et la musique! Oh! Dieu! dès le premier coup d'archet, me voilà toute oreilles!

EMMA.

Enfant!

JULIETTE.

Et le bal! quel plaisir! les toilettes, les lumières, l'or-

chestre! après cela, tenez, n'y eût-il qu'un piano et quatre personnes pour le quadrille, je serais encore bien heureuse.

EMMA.

Pensionnaire!

JULIETTE, *s'approchant d'Emma toujours assise.*

Mais, ma cousine, la grande parure...

EMMA.

M'ennuie.

JULIETTE.

Mais les hommages que tu reçois...

EMMA.

M'ennuient.

JULIETTE.

Mais le plaisir...

EMMA.

M'ennuie.

BERTINOT, *se penchant vers elle.*

Diantre! est-ce que, par hasard, nous aurions aussi le malheur?...

EMMA.

Vous, mon cher Bertinot? c'est différent! vous m'amusiez beaucoup... dans le commencement...

BERTINOT.

Bien flatté...

EMMA.

Mais, à la longue... quand on vous connaît...

BERTINOT.

Enfin, que voulez-vous?

EMMA.

J'ai peut-être un défaut, moi... c'est que je voudrais, s'il était possible, ne jamais voir deux fois la même chose... par exemple, cet attelage que mon mari m'a donné hier...

BERTINOT, *à part.*

Voilà qu'elle me compare à un attelage, à présent !

JULIETTE.

Justement, M. Bertinot vient te l'emprunter pour jeter, comme il dit, de la poudre...

BERTINOT, *l'interrompant.*

C'est bon, c'est bon.

EMMA.

Ah ! qu'il le prenne!

BERTINOT, *s'inclinant.*

Madame...

EMMA.

Quel heure est-il?

BERTINOT, *tirant sa montre.*

Deux heures à la Bourse...

Édouard tire aussi sa montre.

EMMA, *se levant.*

Il y a une heure que vous me dites cela... Ah! ce qu'il me fallait, c'est une calèche de voyage... Un voyage! la seule fantaisie que j'aie eue depuis six mois ! quelque chose d'aventureux, d'accidenté, d'inconnu! mais vantez donc l'inconnu à un homme de chiffres ! Monsieur se prétend retenu ici par je ne sais quelle affaire...

ÉDOUARD, *s'avançant avec son registre.*

L'adjudication à soixante-quinze des embranchemens du nouveau canal...

EMMA, *se retournant.*

Qu'est-ce que c'est ?

ÉDOUARD, *déconcerté.*

Madame, c'est l'état de la caisse... non, je veux dire, c'est votre bordereau.

JULIETTE, *bas.*

Du courage.

EMMA.

Mon bordereau?... ah! oui... pour cette petite somme...

BERTINOT.

Excusez du peu!

ÉDOUARD.

Quatre billets de mille... (*Il les compte.*) Permettez-moi de vérifier scrupuleusement, car, depuis quelque temps, mon cœur fait tort à ma tête... Oui, madame... mes sentimens m'exposent aux plus fatales erreurs... le public s'en étonne... les porteurs d'effets ne comprennent pas ce qui me fait gémir derrière mon grillage... je soupire à bureau ouvert.

JULIETTE, *à part.*

Pauvre garçon!

ÉDOUARD.

Hier encore, ma plume s'est égarée... heureusement, c'était à la colonne des centimes...

EMMA, *partant d'un éclat de rire.*

Ah! ah! ah!

BERTINOT.

Elle rit.

ÉDOUARD, *à part.*

Moi qui espérais l'attendrir.

EMMA.

Ah! c'est un vrai système décimal que ce garçon-là!

JULIETTE.

Ma cousine....

EMMA.

Merci, M. Édouard, merci! Ah! ah! venez de temps en temps me parler de votre amour.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

ÉDOUARD.

Madame, trop heureux!...

EMMA, *riant toujours.*

Ah! ah! ah!...

La porte s'ouvre, Dercy paraît.

SCENE IV.

BERTINOT, DERCY, ÉDOUARD, EMMA, JULIETTE.

Emma va s'asseoir à gauche du public.

DERCY, *s'arrêtant au fond.*

Qu'est-ce que je vois!

BERTINOT.

Eh! c'est ce cher Dercy!

DERCY, *s'approchant d'Emma.*

Dieu soit loué! ma chère amie... la bonne humeur a reparu sur ton visage!... enfin!... mais, par quel hasard?...

ÉDOUARD.

C'est moi qui ai eu l'avantage...

DERCY.

D'égayer ma femme? bravo, Édouard!... c'est un succès que je n'obtiens pas souvent. Chère Emma!... hier tu n'es pas descendue pour dîner... ce matin, quand je suis parti, tu n'étais pas visible... enfin, j'ai le bonheur de te rencontrer!... et je m'aperçois avec joie que tu te sens mieux...

EMMA.

Oh! bien doucement.

DERCY.

Bien doucement!... Allons, à mon approche, voilà déjà la gaieté qui s'en va!... mais je crois savoir le moyen

de la ranimer!... Je veux que tu n'aies rien à désirer, rien à envier à personne ; j'aimerais bien à te deviner ; mais il faut que tu m'aides un peu ; tiens, aujourd'hui, en sortant de la Bourse, je suis passé chez mon bijoutier, où j'ai choisi pour toi cette parure... (*Il lui donne un écrin.*) Et celle-ci pour Juliette...

Il en donne un autre à Juliette.

JULIETTE.

Pour moi!... (*Ouvrant l'écrin.*) Des perles! oh! que c'est joli! (*Sautant de joie.*) Regardez donc, M. Édouard.

ÉDOUARD.

Serez-vous bien avec cela?

JULIETTE.

Ah! mon bon cousin, que je vous remercie!

DERCY, *à Emma qui a ouvert lentement son écrin.*

Eh bien! ma chère amie, ces diamans sont-ils de ton goût?

JULIETTE.

Des diamans! voyons... (*Regardant.*) Ils sont superbes!

EMMA.

Oui... pas mal.

JULIETTE.

Comment, pas mal?

BERTINOT.

Il y en a au moins pour dix mille écus... (*A part.*) Parole d'honneur, ça fait de la peine.

BERTINOT.

AIR *de la robe et les bottes.*

Je n'en reviens pas, sur mon âme!
Un écrin, (objet révéré!)
Qui n'émeut point un cœur de femme!
C'est un cas bien désespéré.

DERCY, à part.

Que faut-il, hélas! que je craigne?
Je doute, en cette extrémité,
Si c'est le don qu'elle dédaigne,
Ou la main qui l'a présenté.

DERCY, *bas à Juliette.*

Le docteur est-il venu?

JULIETTE, *bas.*

Oui, mon cousin; et il pense que ce qu'il y aurait à faire...

DERCY.

C'est bien, tout-à-l'heure...

JULIETTE, *de même.*

Quant à notre surprise...

DERCY.

Eh bien?

JULIETTE.

Tout est prêt, ou peu s'en faut.

DERCY, *bas à Juliette.*

Chut!... (*Haut, à Édouard.*) Édouard, préparez un bordereau de quarante actions.

ÉDOUARD.

A quel nom, s'il vous plaît, monsieur?

DERCY.

Au nom de Gaston de Bormans.

EMMA, *se soulevant à demi.*

Ah! M. Gaston?

DERCY, *à Emma.*

Un des rares visiteurs qui ont le talent de te distraire.

BERTINOT, *à Dercy.*

Et c'est toi qui l'amènes?

DERCY, *à Bertinot.*

Comme objet de curiosité...

BERTINOT, *entre ses dents.*

Hum !... la curiosité est l'écueil des femmes blasées. Plus le personnage est baroque, et plus il a de chances.

DERCY.

Tu dis?...

BERTINOT.

Rien... (*A part.*) Je n'ai pas envie de l'avertir... nous verrons plus tard.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. Gaston de Bormans.

SCENE V.

BERTINOT, ÉDOUARD, GASTON, DERCY, EMMA, *toujours assise à gauche du public ; Gaston est vêtu avec prétention.*

GASTON, *à Dercy.*

Eh ! bonjour, cher!...

BERTINOT, *à part.*

Il a beaucoup de chances.

GASTON, *à Emma.*

Belle dame, avant de vous offrir mes hommages, souffrez que je me débarrasse d'une vile question d'argent... (*A Dercy.*) Tenez, banquier... (*Il lui donne un portefeuille.*) Prenez vite ces misérables quinze mille francs en échange de vos chiffons d'actions.

ÉDOUARD.

Des chiffons!

GASTON.

Je lâche cette bagatelle pour m'associer à votre génie financier.

ÉDOUARD.

Et à de gros bénéfices.

GASTON.

Fi donc! un gentilhomme!... (*A Édouard qui lui présente les coupons.*) Ils sont en règle, n'est-ce pas?

DERCY.

Vous m'excuserez... je passe un instant dans mon cabinet.

GASTON.

A votre aise, banquier.

BERTINOT.

Moi, je vais éclabousser tout le monde... (*A Dercy.*) A mon retour, si tu veux, nous nous occuperons du bonheur de ces jeunes gens.

DERCY.

Volontiers.

BERTINOT.

Et, puisque tes affaires vont si bien, je te parlerai d'une petite opération.

DERCY.

C'est bon.

ENSEMBLE.

Valse de Strauss.

DERCY, JULIETTE, ÉDOUARD.

Voyons de cette crise,
Quels seront les effets,
Et de notre surprise
Attendons le succès.

BERTINOT.

Je laisse mon remise
Pour de riches harnais!
Éclatante surprise,
Dont j'attends mon succès!

EMMA.

N'être jamais comprise,
C'est mon sort désormais,

Et rien ne sympathise
Avec mes vœux secrets.

GASTON.

De cet état de crise,
J'attends un bon effet,
C'est ce qui favorise
Aujourd'hui mon projet.

(Dercy sort avec Juliette et Édouard.)

SCENE VI.

EMMA, *qui a été s'asseoir à droite*, GASTON.

GASTON, *à part et regardant Emma à la dérobée.*

Charmante petite femme! insensible! inamusable! une conquête déclarée impossible... heureusement, j'ai une manière de lui faire la cour qui ne ressemble à aucune autre; c'est quelque chose d'homœopathique... (*Il prend une chaise.*) Ah! madame!...

EMMA.

Ah! monsieur!

GASTON, *s'asseyant.*

Que le temps est effroyablement long, madame!

EMMA.

Les journées n'en finissent pas, monsieur!

GASTON.

Ah! l'existence est un pesant fardeau!

EMMA.

J'ai bien de la peine à le porter!

GASTON.

A le traîner!... (*A part.*) Voyez-vous déjà... la sympathie!

EMMA.

A la bonne heure! vous me comprenez, vous, monsieur.

GASTON.

Si je vous comprends!... oh! oui, madame!... vous vous ennuyez, je m'ennuie, nous nous ennuyons tous les deux, je suis de moitié dans vos vapeurs... c'est une satisfaction.

EMMA.

Voilà pourtant ce qu'on appelle vivre! on se lève à midi... quelquefois plus tôt...

GASTON.

Quelquefois plus tard.

EMMA.

On se retrouve entouré du même luxe, des mêmes meubles, des mêmes tableaux, qui vous rappellent les mêmes idées.

GASTON.

C'est vrai... je n'ai jamais une idée nouvelle.

EMMA.

Si vous sortez, votre éternel équipage vous attend...

GASTON.

Pour une éternelle promenade...

EMMA.

Et vous rentrez tous les jours pour dîner.

GASTON.

Le même dîner... à trois services...

EMMA.

Ah!

GASTON.

Ah!

EMMA.

Et dire pourtant qu'on ne peut pas vivre sans cela!

GASTON.

Et que c'est encore ce qu'il y a de mieux!

EMMA.

C'est à y renoncer.

GASTON, *se levant.*

Pardieu, madame, il faut secouer cette torpeur qui nous fait périr sur place... il faut nous réveiller!

EMMA.

Oui, mais comment?

GASTON.

Un parti violent!... Ce qu'il nous faudrait, tenez, à l'un et à l'autre, c'est... une passion.

EMMA.

Une passion!

GASTON.

Une grande passion!... Je sais bien que ça ne se trouve pas à volonté...

EMMA, *mystérieusement.*

J'en ai une.

GASTON.

Hein? vous en avez une?... ah! madame!... pour...

EMMA.

Pour les voyages.

GASTON.

Ah?... ah! oui!... très-bien... courir le monde... tiens, mais c'est une idée... moi aussi, j'aimerais à changer d'air...

Il traverse la scène.

EMMA, *traversant.*

Oh! partir, se sentir libre!

GASTON, *traversant.*

Loin de ce monde monotone, chercher une contrée lointaine, ignorée... que direz-vous de l'Islande?

EMMA.

L'Islande?

GASTON.

Avez-vous lu Han ?

EMMA.

Hein ?

GASTON.

Han. J'aimerais aller dans la patrie de Han.

EMMA.

Oh ! n'importe où ! Mais M. Dercy qui ne veut pas quitter Paris !

GASTON.

Raison de plus ! est-ce que ce serait la peine de faire un voyage d'agrément, si votre mari en était? Mais j'y songe... votre marraine... une marraine, c'est une mère.

EMMA.

Une bonne mère qui fait tout ce que je veux.

GASTON.

Voilà.

EMMA.

Par malheur, M. Dercy la déteste et il ne voudra jamais...

GASTON.

N'est-ce que cela? on fait une petite surprise à son mari; on lui épargne des adieux pénibles, et plus tard, on lui envoie ses impressions de voyage...

EMMA.

Oh ! je l'avoue, ce projet me séduirait...

GASTON.

Et moi donc !

EMMA.

Vous?

GASTON, *se reprenant.*

Moi... à votre place, je quitterais Paris le plus tôt possible... aujourd'hui même.

EMMA.

Aujourd'hui !

GASTON.

Oui, toute seule... (*A part.*) En route, on peut se rejoindre... (*Haut.*) Voulez-vous que j'aille voir votre marraine? Oui, quoique l'activité soit contraire à mes habitudes, je me charge de tout préparer, le passe-port, la chaise de poste...

EMMA.

Mais...

GASTON.

Oh ! c'est que je suis votre ami ; moi, un ami sympathique, qui souffre avec vous, qui gémis avec vous, qui bâille avec... chut !... (*Musique à l'orchestre.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?...

La porte à droite s'ouvre.

SCENE VII.

LES MÊMES, JULIETTE, *puis* DERCY.

JULIETTE.

Tout est prêt, ma cousine, on n'attend plus que toi.

EMMA.

Où donc ?

JULIETTE.

Dans la galerie, dans les salons qui sont décorés avec un luxe, un goût !... partout des tableaux, des fleurs...

EMMA.

Quoi ? qu'est-ce que tu dis ?

DERCY, *entrant.*

Voulez-vous prendre mon bras, ma chère amie ?

EMMA.

Que signifie ?

JULIETTE.

Mais c'est ta fête.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

EMMA.

Ma fête!

GASTON.

Une fête de famille! (*A part.*) Où suis-je tombé!

DERCY, *à Emma.*

Quoi? ne te souviens-tu pas que l'année dernière, à pareil jour...

EMMA.

Ah!... vous prétendez renouveler?...

JULIETTE.

Les mêmes hommages, les mêmes empressemens, le même bonheur...

DERCY.

Ici, à côté, la toilette de bal la plus brillante!

EMMA.

Un bal!

JULIETTE.

Tous nos parens, tous nos amis invités!

EMMA.

O ciel! mais vous voulez donc me faire mourir!

DERCY.

Mourir!

JULIETTE.

Que dit-elle?

EMMA, *hors d'elle-même.*

Laissez-moi, laissez-moi; je ne veux pas de fête, je ne veux voir personne... qu'on renvoie, qu'on décommande tout le monde...

JULIETTE.

Mais, ma cousine, c'est impossible!...

EMMA.

Laissez-moi, vous dis-je... Ah!... cette maison m'est odieuse!

SCÈNE IX.

DERCY.

Odieuse!

GASTON, *à part.*

Elle partira.

ENSEMBLE.

Quel malheur!
Plus d'espoir! plus de courage!
Pour son cœur,
Tout notre zèle est un outrage.

Reprise de l'Ensemble.

(Emma sort par la gauche, Juliette par la droite; Gaston salue et sort par le fond, les portes se referment.)

SCENE VIII.

DERCY, *seul.*

C'est fini... plus d'espoir... de l'indifférence, de l'éloignement, peut-être!... méconnu! mal compris!... Cette gaieté, que j'affecte pour lui plaire, n'est à ses yeux que de l'insouciance. Je suis un homme heureux, dit-elle; heureux!... eh! mon Dieu! j'ai du courage... J'aurais à combattre une passion, un rival, que sais-je! j'entreprendrais la lutte... on triomphe ou on succombe, et tout est dit; mais ici, que faire?... Ah! le docteur a raison... le mal a déjà gagné le cœur... il faudrait quelque secousse violente, quelque événement imprévu...

SCENE IX.

DERCY, ÉDOUARD, *avec son registre.*

ÉDOUARD, *à part.*

Il est seul... je crois le moment favorable pour lui soumettre l'état... de mon cœur... (*Haut.*) Pardon, monsieur....

DERCY, *brusquement.*

Encore vous ?

ÉDOUARD.

Non, monsieur... c'est l'état de la caisse... et puis cette lettre de Marseille.

DERCY, *avec impatience est prenant la lettre.*

Eh ! dans quel moment...

ÉDOUARD.

C'est demain le 30... jour de paiement, et il est d'usage que la veille...

DERCY, *passant à gauche.*

Vous ne pensez qu'à vos chiffres !

ÉDOUARD.

Plût au ciel !... j'ai bien de la peine à tenir la balance...

DERCY.

Voyons... (*Il ouvre et lit la lettre.*)

ÉDOUARD, *lisant son registre.*

Nous avons à payer demain : 638,397 francs 66 centimes, savoire :...

DERCY.

Hein ! vous dites ?...

ÉDOUARD.

Je dis : 638,397 francs 66 centimes.

DERCY, *se frappant le front.*

Ah !

ÉDOUARD.

Suit le détail, savoir... Ah ! monsieur, si, par la même occasion, j'osais vous parler encore de mon espoir, espoir si doux, que... vous avez daigné consolider !

DERCY.

Savoir ?...

ÉDOUARD, *reprenant son registre.*

Savoir : à la compagnie Pointu et fils, 191,222 francs 14 centimes.

DERCY, *allant à la table de droite.*

Après?

ÉDOUARD, *lisant.*

A la maison Schlitz-Schlotz-Schlutz-Schlemberg de 'rancfort : 113,220 francs 07 centimes.

DERCY.

Oui...

Il va à la table et s'assied pour écrire.

ÉDOUARD.

Hélas! monsieur, mon bonheur est toujours reporté ı terme, quand je m'étais si vivement flatté...

DERCY.

Après ?

ÉDOUARD, *lisant.*

A la société veuve Belhomme et Belhomme cadet : 92,000 francs, *dito* centimes... A la raison sociale prince de Mirandole et Robichon... (*S'interrompant.*) Ah ! ça, mais il n'a pas l'air de m'écouter.

SCENE X.

LES MÊMES, BERTINOT.

BERTINOT.

J'ai brûlé le pavé!

DERCY, *à part.*

Bertinot!

BERTINOT.

Les curieux se pressaient autour de moi ; j'ai failli en écraser deux ou trois... c'est charmant... mes actionnaires sont éblouis... c'est dommage qu'il faille rendre... enfin, que voulez-vous?... Ah! tu étais là, M. Doit-et-Avoir avec le patron?... Eh bien! lui as-tu parlé du mariage?

ÉDOUARD.

Oh! mon oncle... une fin de mois... c'est bien difficile... d'ailleurs, M. Dercy paraît tout préoccupé, voyez.

BERTINOT.

C'est vrai.

DERCY.

Eh bien! Édouard, qu'attendez-vous?

ÉDOUARD.

J'attends que monsieur veuille bien me remettre les fonds pour demain...

DERCY, *se levant.*

Les fonds?...

Il va donner une poignée de main à Bertinot.

ÉDOUARD.

Il doit avoir reçu des traites de la maison Blanchard de Marseille.

DERCY.

C'est bien... plus tard... ce soir... nous avons le temps...

ÉDOUARD.

Permettez...

DERCY, *avec agitation.*

A propos... j'ai écrit là une lettre pour M. Verdier, l'ancien associé de la maison Blanchard... il faudrait... mais non... non... j'irai moi-même...

BERTINOT, *à part.*

Qu'a-t-il donc?

DERCY, *se promenant à grands pas.*

Et d'abord, je veux trouver sur mon bureau tous vos livres, tous vos comptes, pour les étudier à loisir...

ÉDOUARD.

Mais, monsieur... mes écritures pour demain...

DERCY.

C'est bon... allez.

ÉDOUARD, *à lui-même.*

Je passerai la nuit... aussi bien, je ne dors plus... (*Soupirant.*) Ah!... (*A Bertinot.*) A votre tour, mon oncle, glissez un mot, je vous prie, sur cette union fortunée... (*Il rencontre un regard de Dercy et reprend son registre en s'en allant.*) A la raison sociale prince de Mirandole et Robichon : 40,055 francs (*Refermant la porte.*) 34 centimes... (*Il sort.*)

SCENE XI.

DERCY, BERTINOT.

DERCY.

Tu reviens pour me parler du mariage de ces jeunes gens?

BERTINOT.

Oui, d'abord; est-ce qu'il y aurait quelque obstacle?

DERCY.

Au contraire... seulement, tu te rappelles que j'ai promis une dot?...

BERTINOT.

Cent mille francs... une bagatelle pour toi.

DERCY, *d'un air embarrassé.*

Oui... eh bien! cette dot... je la promets encore... mais tu voudras bien l'attendre un peu.

BERTINOT.

L'attendre ?

DERCY.

Trois, quatre, six mois... un an... quelques arrangemens à prendre.

BERTINOT.

Ah! mon Dieu ! serais-tu gêné, par hasard ?

DERCY.

Chut ! est-ce qu'on dit cela tout haut chez un banquier?

BERTINOT, *bas.*

Serais-tu gêné, par hasard ?

DERCY.

Je ne dis pas cela.

BERTINOT.

A la bonne heure ! car, pour te parler franchement, je voudrais acheter quelques actions d'un chemin de fer en construction ; il me manque pour cela une petite somme, et je venais à toi...

DERCY, *joignant les mains.*

Oh ! mon ami, dans quel moment !

BERTINOT.

Plaît-il ?

DERCY.

Chut !

BERTINOT.

Encore ?

DERCY, *avec agitation.*

Oh ! les affaires !... Eh ! mon Dieu ! la veille d'un jour d'échéances, au lieu de fonds qu'on attendait, on peut recevoir tout-à-coup la nouvelle...

BERTINOT.

Quoi ! ces traites de Marseille ?

DERCY.

Il ne s'agit pas de cela... mais dans des circonstances pareilles, on ne se confie à personne, pas même à son meilleur ami... et pour recueillir les moindres indices, on court de tous côtés... Adieu, Bertinot.

BERTINOT.

Comment ?

DERCY, *avec désordre.*

Pardonne-moi de te quitter si vite.

BERTINOT.

Mais, mon ami...

DERCY.

De la discrétion, surtout! pas un mot!... (*Il sort.*)

SCENE XII.

BERTINOT, *puis* JULIETTE.

BERTINOT, *seul.*

Une catastrophe!... c'est une belle et bonne catastrophe! voyez-vous cela?... un homme qu'on croyait si sûr, si prudent, si solide... voilà qu'en un instant, par un retour de... Enfin, que voulez-vous?... et moi qui comptais sur lui! ça devrait me faire de la peine... Eh bien! non... je ne suis pas assez égoïste... je trouverai ailleurs... comment, le roi des banquiers, qui nous éclipsait tous... Ah! parole d'honneur, ça me fait un drôle d'effet!

JULIETTE, *entrant avec précaution.*

M. Bertinot, vous avez parlé à mon cousin?

BERTINOT.

Ah! Mlle Juliette, quelle nouvelle!

JULIETTE.

Plaît-il?

BERTINOT.

Oh! la soif de l'or! la fièvre des spéculations!

JULIETTE.

Eh bien! avez-vous fixé le jour?

BERTINOT.

Le jour?... quel jour?... ah! le mariage... il est bien question de ça!...

JULIETTE.

Comment! il se dédit?

BERTINOT.

C'est plutôt moi qui me dédirais... puisque la dot... Ah! dame!... voilà ce que c'est! on veut briller, éclipser tout le monde, on mène un train d'ambassadeur!... parbleu! je le crois bien! à ce prix-là!... Enfin, que voulez-vous? et au bout de tout cela, que trouve-t-on? la ruine.

JULIETTE.

La ruine?... (*A Bertinot.*) Ah! mon Dieu! mon cousin est ruiné?

BERTINOT.

Ah! vous le saviez déjà? alors, je peux vous le dire... Eh bien! oui, tout est compromis, perdu...

JULIETTE.

O ciel!... (*Voyant entrer Emma.*) Ma cousine! monsieur... pas un mot devant elle.

BERTINOT.

Oh! je crois bien!

SCENE XIII.

EMMA, BERTINOT, JULIETTE.

EMMA, *allant à la table de droite.*

Ma marraine consent, j'en étais sûre... envoyons sur-le-champ la petite somme que ce matin... (*Apercevant Bertinot.*) Eh bien! M. Bertinot, avez-vous fait une promenade triomphale?...

BERTINOT.

Madame...

EMMA.

Ma voiture sera toujours à votre disposition.

BERTINOT, *à part.*

Sa voiture! pauvre femme!... (*Haut.*) Hélas! madame, je crains bien qu'à présent...

JULIETTE, *bas, en le tirant par son habit.*

M. Bertinot...

EMMA.

Plaît-il ?... cet air embarrassé... qu'est-ce donc ? ne pouvez-vous m'apprendre...

BERTINOT.

Ah! madame, ces choses-là s'apprennent toujours assez tôt!...

JULIETTE, *bas.*

M. Bertinot!...

EMMA.

Quelles choses?

BERTINOT.

Rien... j'ai promis d'être discret... Je ne veux pas dire pour cela qu'il y ait... mais, je ne peux pas dire non plus qu'il n'y ait pas... J'ai affaire à la Bourse, je m'en vais... c'est plus prudent, car... car je n'y tiendrais pas... Adieu, ma pauvre enfant!... Ah! chère dame! après ça, je l'avais bien prévu, ça n'étonnera personne, et je... J'ai bien l'honneur de vous saluer... (*Il sort.*)

SCENE XIV.

EMMA, JULIETTE.

EMMA.

Il sort sans s'expliquer... Mais toi, Juliette, tu vas me dire...

JULIETTE.

Ma cousine...

EMMA.

Tu as pleuré... quelque chagrin de jeune fille... ce bal manqué...

Elle va à la table.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

JULIETTE.

Oh! ce n'est pas à moi que je songe, c'est à lui, et à toi aussi... (*A part.*) Oh! il faut que je m'en aille, comme M. Bertinot, sans cela...

Elle va pour sortir.

EMMA, *qui a pris un papier sur la table.*

Que vois-je?... (*Appelant.*) Juliette!

JULIETTE, *revenant.*

Ma cousine?...

EMMA.

Saurais-tu?... oui, ton trouble... les paroles vagues de Bertinot... et cette lettre, oubliée là, par mon mari.

JULIETTE.

Une lettre?

EMMA, *lisant.*

« Mon cher Verdier, je reçois à l'improviste une terrible nouvelle; la maison Blanchard, de Marseille, est menacée... le contre-coup serait affreux pour moi... Au nom du ciel, que savez-vous? votre réponse sera mon arrêt... » Son arrêt!

JULIETTE.

Ah! ma cousine, Dieu soit loué! il y a encore de l'espoir!...

EMMA.

Comment?

JULIETTE.

M. Bertinot m'avait dit qu'il était ruiné.

EMMA.

Ruiné!... lui?... allons donc, ce n'est pas possible... ce matin encore, tu l'entendais... c'est quelque faux bruit... déjà démenti peut-être... Où est Dercy?...

JULIETTE.

Il est sorti tout-à-l'heure, d'un air très-agité.

EMMA.

Ah !... mais il ne peut tarder, je pense... il faudrait s'informer...

JULIETTE.

On vient.

EMMA.

C'est lui, sans doute.

SCENE XV.

LES MÊMES, GASTON.

GASTON, *d'un air affairé.*

Me voilà !

EMMA, *contrariée.*

Ah ! c'est vous ?

GASTON.

J'accours tout essoufflé... (*A part, en voyant Juliette.*) Ah ! diable ! la petite cousine, c'est gênant.

EMMA.

Vous n'avez pas rencontré mon mari ?

GASTON, *à demi-voix.*

Non... heureusement.

EMMA.

C'est que je suis un peu inquiète.

GASTON, *de même.*

Rassurez-vous... j'ai le passeport.

EMMA, *sans l'écouter.*

Juliette, dis qu'on nous avertisse dès que mon mari sera rentré.

GASTON, *à Emma.*

Bonne précaution !... (*Juliette va au fond parler à un domestique.*) Et maintenant, il ne s'agit plus que de fixer l'heure.

EMMA.

L'heure ! quelle heure ?

GASTON.

C'est ce que je viens vous demander.

EMMA.

Pourquoi?

GASTON.

Pour la chaise de poste.

EMMA.

Ah! oui... M. Gaston, c'est peut-être abuser de votre complaisance, mais je voudrais voir mon mari.

GASTON.

Mais, non.

EMMA.

Mais, si.

GASTON, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle a donc à s'occuper de son mari?

EMMA.

Il est peut-être à la Bourse, et je ne voudrais pas l'envoyer chercher par le premier venu.

GASTON.

Permettez, trouver quelqu'un à la Bourse, ce n'est pas facile.

JULIETTE.

Oh! en prenant un peu de peine...

GASTON.

Justement, je viens déjà d'en prendre... (*A part.*) Cette petite en parle bien à son aise... (*Haut.*) Mais, tenez... (*La porte s'ouvre.*) le voilà... j'aime mieux ça.

SCENE XVI.

LES MÊMES, DERCY.

DERCY, *à Emma.*

Tu m'as fait demander, ma chère amie?

EMMA.

Oui... je voulais vous parler...

JULIETTE.

Nous vous laissons... (*Serrant la main de Dercy.*) Ah ! mon cousin !

DERCY, *à part.*

Pauvre enfant !

JULIETTE, *avec intention en regardant Gaston.*

Nous vous laissons.

GASTON, *à part.*

On me renvoie?... Ah ! je conçois, au moment d'un départ... on a mille choses... (*Haut à Dercy.*) Au revoir, mon bon, à tout-à-l'heure... (*Il fait des signes à Emma qui ne les remarque pas. — A part.*) Je ne sais toujours pas l'heure pour la chaise de poste... Ma foi, je vais l'amener... (*Il sort.*)

SCENE XVII.

DERCY, EMMA.

EMMA, *à part.*

Comme il a l'air abattu !... (*Haut.*) Parlez, monsieur, parlez vite; rapportez-vous de meilleures nouvelles? Ah ! je sais tout.

DERCY.

Quoi donc?

EMMA.

Tenez, cet écrit, oublié là, par vous...

DERCY.

Cet écrit !... vous l'avez lu ?

EMMA.

Oui... eh bien?

DERCY.

Je n'ai plus rien à vous apprendre.

EMMA.

Quoi ! ce malheur qui vous menaçait...

DERCY.

Ce malheur... m'a frappé.

EMMA.

Qu'entends-je! votre ruine...

DERCY.

Est complète.

EMMA.

Ah!

DERCY, *assis à droite.*

Rassurez-vous, cependant... vous ne serez pas la victime de mon imprudente confiance... notre contrat de mariage est fait de telle sorte que vos biens réservés...

EMMA.

Ah! monsieur...

DERCY.

Ce revers n'atteindra que moi seul, et pour mieux vous mettre à l'abri, je veux qu'une séparation plus complète encore...

EMMA.

Une séparation !

DERCY, *de même.*

Elle vous sera moins douloureuse qu'à moi... depuis longtemps ma présence n'est plus nécessaire à votre bonheur, et vous pourrez encore, sans renoncer à vos habitudes...

EMMA, *l'interrompant avec impatience.*

Mais, vous... vous... qu'allez-vous faire?

DERCY.

Moi! je demanderai du temps, un peu d'aide... et si l'on me repousse, s'il faut qu'une tâche soit faite à mon honneur...

EMMA, *se rapprochant.*

Eh bien?

DERCY.

Ah ! je ne sais alors à quelles extrémités!...

EMMA, *posant sa main sur le bras de Dercy.*

Mon ami !...

DERCY, *à part, avec joie.*

Son ami !...

EMMA, *appuyée sur le bras de son mari.*

Calmez-vous, je vous en prie; défiez-vous des premiers mouvemens ; un homme doit avoir du courage... je vous en ai toujours connu... Oh! il n'y a pas de votre faute, j'en suis sûre, et un coup du sort ne doit pas vous abattre... Que sert de se désoler? c'est la santé qui en souffre, et voilà tout. Déjà la vôtre est altérée... Oui, depuis quelques temps vous êtes changé...

DERCY.

Vous l'avez remarqué?

EMMA.

Je le remarque à présent... vous aviez donc prévu ce malheur? Pourquoi alors vous trouverait-il sans défense?... Voyons, promettez-moi d'envisager de sang-froid votre situation.

DERCY.

Je te le promets...

Il se lève.

EMMA.

Voyons, à quelle résolution vous arrêtez-vous?

DERCY.

Mais, je ne sais... partir, peut-être...

EMMA.

Partir !...

DERCY.

Pour Marseille... afin de juger moi-même... c'est là seulement que je saurai...

EMMA.

Enfin, mon ami, si cela est nécessaire pour vous sauver, n'hésitez pas... allez, allez vite...

DERCY.

Mais, toi, pendant mon absence, que feras-tu?

EMMA.

Je m'occuperai de vous...

DERCY.

De moi !...

EMMA.

Mais le temps se passe, un temps précieux... et vos préparatifs de voyage?

DERCY.

Je vais tout disposer....

SCENE XVIII.

LES MÊMES, GASTON.

GASTON, *à part.*

Oh!... encore ensemble.

EMMA, *à part.*

Quelle idée!... (*A Dercy.*) Attendez !... (*A Gaston.*) Eh bien ! M. Gaston, la chaise de poste?

GASTON.

Chut! elle est là, au coin de la petite rue.

EMMA.

Bien... (*A Dercy.*) Mon ami, il y a là, au coin de la petite rue, une chaise de poste...

GASTON.

Hein?

DERCY.

Plaît-il ? une chaise de poste... Comment se fait-il?...

EMMA.

Je vous le dirai plus tard, mais le plus pressé, c'est de la prendre.

GASTON, *à part.*

Par exemple! l'indiscrétion est forte!...

EMMA.

Ne perdez pas un instant, au nom du ciel!... (*On entend la voix d'Édouard au dehors.*) Quelqu'un! on vous retiendrait encore... Allez, allez!...

DERCY.

Adieu!...

SCENE XIX.

EMMA, ÉDOUARD, GASTON.

GASTON, *à part.*

J'aime autant ça.

EMMA, *allant à Édouard.*

Venez vite.

ÉDOUARD, *entrant par la gauche.*

Ah! madame! c'est indigne, c'est abominable.

EMMA.

Quoi donc?

ÉDOUARD.

Ah! madame... des propos incroyables... des calomnies sur l'état de la caisse!... Oser dire que nous sommes compromis, embarrassés, et à la veille de faire faillite!

GASTON.

Une faillite!... Ah! mon Dieu! et mes quinze mille francs!

EMMA.

Eh! monsieur!

GASTON, *à Édouard.*

Mes quinze mille francs que ce matin...

ÉDOUARD.

Mais c'est faux, monsieur.

GASTON.

Comment! c'est faux! je ne vous ai pas remis ce matin quinze mille francs?

ÉDOUARD.

Si fait, monsieur; mais c'est le bruit qui est faux. La situation est florissante, très-florissante!

EMMA.

Bien, M. Édouard, vous êtes un bravejeune homme; continuez de parler ainsi.

ÉDOUARD.

Je parle ainsi, parce que c'est la vérité... (*S'avançant vers Gaston.*) Et si monsieur osait douter de mes paroles...

GASTON.

Eh! non! je n'en doute pas!... Quel champion pour sa caisse!...

On entend un roulement de voiture.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que c'est que ça?

EMMA.

Parti!

GASTON, *à part.*

Il roule dans ma chaise de poste.

SCENE XX.

EMMA, JULIETTE, GASTON, ÉDOUARD.

JULIETTE, *entrant.*

Ah! ma cousine... Ah! M. Édouard... je viens de le voir... Ce pauvre cousin... il est parti...

ÉDOUARD.

Parti!

JULIETTE.

Il ne m'a dit que quelques mots en passant; mais, c'est fini, je ne puis plus douter de sa ruine.

ÉDOUARD.

Sa ruine!... qu'est-ce que vous dites là?

GASTON.

Encore?... Ah! mon Dieu! et mes quinze mille francs!

ÉDOUARD.

Un déficit! Ah! mademoiselle!...

JULIETTE.

Quel coup terrible!

EMMA, *avec fermeté.*

Eh bien! oui; une gêne passagère... un moment de crise... vous voilà tous immobiles, consternés? Allons, allons, allons, du zèle, du sangfroid et ne perdons pas la tête. Nous allons parer à tout, je l'espère... (*Prenant les billets de banque sur la table.*) M. Édouard, reprenez d'abord ces billets. (*A Juliette.*) Juliette, assieds-toi là. (*Juliette s'assied à la table.—A Édouard.*) M. Édouard, donnez-lui les noms des principaux créanciers.

GASTON, *s'avançant.*

Moi d'abord... quinze mille francs.

EMMA, *à Gaston.*

Tout-à-l'heure. (*A Édouard.*) Vous en avez la note?

ÉDOUARD.

Toujours... (*Tirant son carnet.*) La voici.

EMMA, *à Juliette.*

Bien, Juliette, écris une circulaire à ces messieurs... je la signerai... (*Bas.*) Je répondrai de tout.

JULIETTE.

Comment?

EMMA, *bas.*

Mon hôtel de Paris, mon petit château d'Antony...

JULIETTE.

Ah! ma cousine, pourras-tu jamais te priver?...

EMMA.

Laisse-moi faire. Quant au plus pressé...

GASTON.

C'est moi.

EMMA, *à Gaston.*

M. Gaston, voulez-vous me prouver votre dévouement ?

GASTON.

Mais, madame...

EMMA.

Voulez-vous retrouver vos quinze mille francs ?

GASTON, *avec chaleur.*

Tout à votre service, madame.

EMMA.

Allez chez Morel... qu'il envoie sur-le-champ à l'hôtel... (*A part.*) Mes bijoux, mes diamans... J'en ai, dit-on, pour une somme considérable.

GASTON.

Chez Morel.

EMMA.

De là, chez Giroux... (*A part.*) Mes tableaux, mes bronzes... des chefs-d'œuvre... m'en séparer !... Il le faut.

GASTON.

Mais, Giroux...

EMMA.

Qu'il vienne aussi.

GASTON.

C'est tout?

EMMA.

Non, attendez... (*A Juliette.*) Eh bien ! Juliette, ces lettres... que je les signe.

JULIETTE.

Voilà.

EMMA, *parlant à Gaston, tout en signant les lettres.*

Vous les ferez distribuer vous-même.

GASTON.

Cette petite femme déploie une activité... je ne la reconnais plus.

SCENE XXI.

EMMA, JULIETTE, BERTINOT, ÉDOUARD, GASTON.

BERTINOT.

Eh bien ! mes amis, mes pauvres amis, je viens d'apprendre la fatale nouvelle... on la publie de tous les côtés.

ÉDOUARD.

Mais, mon oncle, on dit que c'est vous qui l'avez répandue.

BERTINOT.

Moi !... par exemple !... je viens vous faire mon compliment de condoléance... Enfin, que voulez-vous ? figurez-vous que dans le même moment j'ai fait une opération magnifique... les actions de ce chemin de fer en construction, qui donnent déjà des bénéfices fabuleux, et que j'ai prises pour égaler Dercy.

EMMA, *tout en écrivant.*

Vraiment !

BERTINOT.

Le monde est une bascule... ce matin, on était plus riche que moi ; et à présent, c'est moi qui suis plus riche...

JULIETTE.

Ah ! quel bonheur ! Eh bien ! alors, un ami..

BERTINOT.

Non pas que j'aie des fonds disponibles dans ce moment-ci... mais l'affaire se présente si bien, que je veux

monter ma maison... et je me suis dit : — Ces pauvres voisins ! ils seront peut-être bien aise, dans ce moment de crise, de trouver un ami qui, sans bruit, tout doucement, les débarrassera d'un luxe compromettant.

EMMA.

Que de bontés !... en effet, cette voiture, ces chevaux qui vous faisaient envie...

BERTINOT.

Je les prends... c'est ça qui m'a valu la confiance de mes actionnaires.

EMMA, *à Gaston.*

M. Gaston... courez vite où je vous ai dit... (*A Édouard.*) Édouard, retournez à la caisse, et surtout faites bonne contenance... (*A Juliette.*) Juliette, veille, je t'en prie, à ce qu'on ne s'aperçoive de rien. Ah !... dis qu'on me fasse avancer une voiture de place... (*A Bertinot.*) Vous, mon cher Bertinot, revenez dans une heure.

BERTINOT.

Tenez, ma chère voisine, depuis que vous êtes ruinée, je vous trouve infiniment plus aimable !... Enfin, que voulez-vous ?...

GASTON, *à part.*

Comme elle nous fait tous manœuvrer !...

ENSEMBLE.

EMMA.

L'amour renouvelle
Mon cœur aujourd'hui,
Et c'est dans mon zèle
Qu'il trouve un appui.

TOUS.

Quelle ardeur nouvelle
Éclate aujourd'hui !

Vraiment, de son zèle
Je suis / On est ébloui.

SCENE XXII.

EMMA, *puis* DERCY.

EMMA.

A présent, courons chez ma marraine... elle m'aidera et... (*Voyant entrer Dercy.*) Ah! c'est toi!

DERCY.

Oui... je reviens... j'ai réfléchi... ma fuite serait un déshonneur, si je n'ai pas d'abord paré au plus pressé.

EMMA.

Rassure-toi... j'ai déjà cherché, j'ai trouvé des ressources... d'ici à demain, mes bijoux, mes équipages, mes tableaux, tout sera vendu.

DERCY.

Mais ce luxe que tu sacrifies est devenu pour toi une habitude, un besoin... c'est ton existence même!

EMMA.

Mon existence!... mais c'est la tienne... Nous vivrons modestement, simplement, seuls, sans bruit... je veux que ta fortune se rétablisse peu à peu... j'y aiderai par mon économie, par mon travail... Ces talens qu'on m'a donnés pour me distraire, j'en veux faire un emploi utile...

DERCY.

Quoi! tu es sûre de ne pas regretter!...

EMMA.

Me croiras-tu, mon ami? si je quitte avec peine toutes ces vaines parures, c'est parce que c'est toi qui me les a données. Ce petit château, si je souffre à le voir changer de maîtres, c'est que nous y avons passé les

premières années de notre mariage; c'est que tout y est peuplé de souvenirs.

DERCY.

Nos souvenirs ! je croyais être seul à les garder... quoi? tu m'aimerais encore! mais tantôt... cette chaise de poste, ce projet de départ...

EMMA.

Ah! pardon... pardon... c'est un aveu qui me rend si confuse... Ah ! comment ai-je pu être coupable à ce point?... est-ce bien moi?... ce matin encore je me demandais avec désespoir si tout ne m'était pas devenu... que dirai-je? odieux !... Oui, ma marraine était prévenue, je voulais fuir, je te croyais heureux.

DERCY.

Heureux !

EMMA.

Mais quand j'ai su que tu souffrais, quand j'ai vu ton repos, ton honneur et tes jours en danger, oh! alors, tout mon amour s'est réveillé plus fort, plus dévoué que jamais ! Va, prends ces biens, prends-les tous ; et pourvu que tu m'aimes toujours, ah! je serai trop heureuse.

AIR : *Je ne vois pas ces bosquets de lauriers.*

Puissé-je racheter ainsi,
Et mes torts et mes injustices !
Surtout ne me dis pas merci ;
Ne parle pas de sacrifices.
Ce matin mon cœur était mort,
A présent, je sens l'existence !
Tiens... c'est pour toi qu'il bat si fort...
J'ai le bonheur d'aimer encor !...
N'est-ce pas là ma récompense ?
C'est ma plus belle récompense.

DERCY, *l'embrassant.*

Emma !...

SCENE XXIII.

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE, *entrant.*

Mon cousin !...

EMMA.

Ah ! Juliette ! le voilà ! il est revenu... et ma vie à moi, elle a un but maintenant, c'est son bonheur !

SCENE XXIV.

BERTINOT, EMMA, DERCY, JULIETTE.

BERTINOT.

Ah ! mes amis, quel malheur ! quel coup ! quelle catastrophe !... plaignez-moi... perdu ! écrasé ! ruiné !

EMMA.

Vous ?

BERTINOT, *tombant sur un fauteuil.*

La Bourse est un vrai tapis-franc... le brigand qui m'a vendu ses actions savait bien ce qu'il faisait !... le viaduc de Crombach s'est écroulé, et mes actions dégringolent en même temps.

DERCY, *s'approchant de lui.*

Voilà ce que c'est que de vouloir surpasser les autres...

BERTINOT.

Oui, je te conseille de parler, mes paiemens de demain sont compromis, et il me manque soixante mille francs.

DERCY, *tranquillement.*

Vraiment? Passe à ma caisse.

BERTINOT, *se levant.*

Hein?

DERCY.

Ce sera un à-compte sur la dot de Juliette.

JULIETTE.

Comment ?

EMMA.

Que signifie ?...

BERTINOT.

Quelle plaisanterie!

SCENE XXV.

LES MÊMES, GASTON.

GASTON, *s'essuyant le front.*

Je suis rendu!... quelle journée !... Madame, tous vos fournisseurs sont là.

DERCY.

C'est bien ; qu'ils attendent.

GASTON.

Le mari!

DERCY.

On aura besoin d'eux pour le bal de ce soir.

EMMA.

Le bal!

DERCY, *à Gaston.*

Quant à vos quinze mille francs...

GASTON.

Ah! eh bien ?

DERCY.

Passez à ma caisse.

BERTINOT.

Encore?

GASTON, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit ? est-ce que le désespoir lui aurait tourné la tête?

SCENE XXVI.

LES MÊMES, ÉDOUARD, *portant son registre en triomphe.*

ÉDOUARD.

Ah! je savais bien, moi, que c'était une calomnie ! Tenez, tenez, des traites de Marseille! nous payons à bureau ouvert! Voilà l'état de la caisse.

EMMA.

Ciel !...

Mouvement général.

BERTINOT.

Ah ! ça, permets... sur quoi compter ? tu n'es donc pas ruiné ?

DERCY.

Non... mon pauvre ami !... mais je bénis le ciel d'une erreur qui m'a rendu le cœur de ma chère Emma.

EMMA.

Pour toujours, va... Ces richesses que je retrouve, je comprends à présent qu'on peut les perdre, et j'en veux faire un meilleur usage... en répandant le bien autour de moi... Juliette, Édouard, vous serez mariés.

ÉDOUARD.

Fin courant ?

EMMA.

Ah! je ne crains plus de m'ennuyer maintenant; les égoïstes sont seuls blasés.

GASTON, *à part.*

Nous ne nous entendons plus du tout... Je pars pour l'Islande.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

BERTINOT, *à part.*

Il n'y a que lui pour ça... ni ruiné, ni trompé!... Eenfin, que vulez-vous?...

CHOEUR.

Par l'amour
Notre cœur se renouvelle,
En ce jour
Un doux avenir se révèle.

EMMA, au public.

AIR : *Connaissez-vous le grand Eugène.*

Que de trésors, qui nous faisaient envie,
S'ils sont à nous, perdent bientôt leur prix!
Ce qui devrait embellir notre vie
N'obtient alors qu'un regard de mépris;
Un long usage amène le mépris.
Il n'est qu'un bien auquel l'expérience
Donne toujours de plus puissans attraits;
Et ce bien, c'est votre indulgence,
Dont on ne se lasse jamais.
Ce bonheur-là ne nous blase jamais.

FIN.

Henriette d'Entragues.
Juive (la).
Jérusalem.
Louis de Male.
Lac (le) *des fées.*
Lucie de Lammermoor.
Lucrèce Borgia.
Lyndâ de Chamouny.
Lazzarone (le).
Martyrs (les).
Moïse.
Marie de Rohan.
Norma.
Naufr. (le) *de la Méduse.*
Otello.
Othello.
Puritains (les).
Proscrit (le).
Robert le Diable.
Robert d'Evreux.
Reine (la) *de Chypre.*
Robert Bruce.
Serment (le).
Stradella.
Vendetta (la).
Vaisseau (le) *fantôme.*
Xacarilla (la).

OPÉRAS-COMIQUES.

An (l') *mil.*
An (un) *d'avenir.*
Argentine.
Aventure (une) *de Scharamouche.*
Barigel (le).
Barcarolle (la).
Bon (le) *garçon.*
Bouquet (le) *de l'infante.*
Cheval (le) *de bronze.*
Châlet (le).
Chaperons (les) *blancs.*
Code (le) *noir.*
Cagliostro.
Charbonnière (la).
Cachette (la).
Double (la) *échelle.*
Duc (le) *d'Olonne.*
Diable (le) *à l'école.*
Deux (les) *voleurs.*
Deux (les) *gentilshommes.*
Déserteur (le).
Eau (l') *merveilleuse.*
Esclave (l') *du Camoëns.*
Figurante (la).
Frère et mari.
Guitarrero (le).
Guise ou *les États de Blois.*
Gibby la cornemuse.
Gille ravisseur.
Haydée.
Jeunesse (la) *de Charles V.*
Kiosque (le).
Lestocq.
Lambert Symnel.
Médecine (la) *sans médecin.*
Marguerite.
Moine (le).
Mlle de Mérange.
Mina ou *le ménage à trois*
Ménétrier (le).